

M. Rouquette est le premier Créole qui depuis le traité de cession ait embrassé la carrière ecclésiastique. Cet exemple n'a point été perdu, produira par la suite des fruits encore plus abondants. Déjà plusieurs jeunes Créoles sont au séminaire et plusieurs autres, nous l'espérons, seront dociles à la grâce qui les appelle à choisir la meilleure part. Prop. Cal.

—*Première communion et confirmation.*—Le dimanche, 8 septembre, jour de la Nativité de la Sainte-Vierge, a été pour les Fidèles de l'église Ste-Marie un jour de bonheur et d'édification. Dès le matin, environ cent cinquante enfants se trouvaient réunis dans l'église de l'Evêché, les uns, au nombre de cent à-peu-près, pour participer pour la première fois à l'auguste sacrement de l'Eucharistie, les autres, pour renouveler leur première communion faite il y a quelques mois.

Cette troupe nombreuse avait été soigneusement préparée pendant toute la semaine précédente, dans une retraite de sept jours, prêchée par M. Lunel, vicaire de l'église Ste-Marie, qui depuis longtemps préparait ces enfants par des catéchismes multipliés. Les efforts de ce prêtre zélé ont été récompensés par le recueillement et la piété de son jeune auditoire, et par les larmes que ses exhortations ont souvent fait couler.

Après la prière du matin et une instruction en forme de méditation, la messe de communion a été célébrée à sept heures, par M. Lunel, en présence d'un grand nombre de parents qui avaient voulu prendre part au bonheur de leurs enfants, et d'autres Fidèles qui étaient venus chercher de douces et religieuses émotions dans cette pieuse cérémonie. Les cantiques chantés par les voix pures des enfants, ajoutaient encore aux impressions que produisait cet édifiant spectacle.

Le moment de la communion fut solennel. Ce jour-là étant, à cause de la fête de la Sainte-Vierge, un jour de communion pour les membres de l'Association Catholique; un grand nombre des membres de cette Société, s'étaient réunis dans l'église de Ste-Marie, pour communier à cette messe. Ils se présentèrent les premiers à la communion, comme pour montrer aux enfants, par ce bel exemple, comment des hommes qui ont la foi, bien loin d'en rougir, ou de la pratiquer seulement dans le secret, doivent au contraire se faire honneur de la pratiquer ouvertement, et de braver le respect humain.

Après les membres de l'Association, les enfants se sont présentés à la Table-Sainte, et après eux encore un grand nombre de Fidèles. Cinq cents personnes environ à cette messe ont approché de la Sainte-Table.

Le zèle ingénieux de M. Lunel avait pourvu à ce que les enfants ne fussent point exposés à perdre par la dissipation, en rentrant après la messe dans leurs familles, le recueillement si nécessaire en ce moment précieux. Après la messe, les enfants furent conduits dans une des salles de l'Evêché, où un déjeuner leur avait été préparé, puis ils purent revenir en ordre à la grand-messe qui fut chantée par M. le curé Macéhaut, et où M. l'abbé Chartier donna un excellent sermon sur la Nativité de la Sainte-Vierge.

Les cérémonies de l'après-midi ne furent pas moins édifiantes. Mgr. Bianc, retenu le matin à la chapelle des Dames Ursulines pour l'ordination dont nous avons rendu compte, n'avait pu assister à la première communion ni donner la confirmation. L'administration de ce sacrement avait été remise à l'office de l'après-midi. A quatre heures, environ deux-cent-vingt personnes, y compris les enfants de la première communion, étaient réunies pour recevoir le sacrement qui nous rend parfaits Chrétiens. Après les Vêpres un des enfants de la première communion s'avança vers le trône de Monseigneur, et lui adressa un compliment que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, faute d'espace. Ces paroles simples et touchantes, sorties d'une bouche innocente et pure, firent couler les larmes des assistants. Mgr. vivement ému, adressa aux Fidèles et spécialement à ceux qui devaient être confirmés, des paroles chaleureuses et pleines de sentiment. Le sacrement de confirmation fut ensuite administré avec un calme et un ordre parfaits. La cérémonie fut terminée par la bénédiction du Saint-Sacrement. Il était près de sept heures, lorsque les enfants sortirent de l'église et rentrèrent dans leurs familles, comblés de bénédictions de ce jour de miséricordes, qu'ils se rappelleront jusque dans leurs dernières années, comme le jour le plus beau et le plus heureux de leur vie.

NOUVELLES POLITIQUES.

IRLANDE.

—*L'Irlande, la France et l'Angleterre.*—Les sympathies de l'Irlande pour la France et ses ressentiments contre l'Angleterre se manifestent, à l'occasion de vos succès dans le Maroc, avec une énergie qui doit donner à réfléchir au cabinet anglais. Si nous avions un ministère national, habile et fort, ces dispositions de l'Irlande pèseraient dans la balance de la politique de la France. Il est certain que la France n'a aucun des embarras qui pèsent sur l'Angleterre; elle peut plus facilement agir en liberté et se rendre maîtresse de la situation. Il ne faudrait que vouloir.

Le bombardement de Tanger a produit en Irlande une vive sensation, et les journaux applaudissent avec enthousiasme à cet acte d'énergie du prince de Joinville; ils espèrent que la situation sera plus difficile pour l'Angleterre, et qu'alors ils pourront obtenir ce que l'Angleterre leur a refusé parce qu'elle n'avait pas eu besoin de l'Irlande. Ils ne cachent pas leur espoir d'une rupture entre la France et l'Angleterre, et ils annoncent déjà qu'ils n'accorderont leur concours au gouvernement de la reine Victoria qu'autant qu'on fera droit à leurs demandes.

Voici ce que dit le *Waterford-Chronicle*:

« Peut-être sortira-t-il de toutes ces démonstrations belligérantes de Français une guerre sanglante avec l'Angleterre, et alors, alors seulement, l'Irlande pourra se lever à son tour, quand on sentira la nécessité de son appui et qu'on aura besoin de ses soldats. Mais réellement nous nous soucions fort peu de la situation de l'Angleterre en présence de ses relations extérieures tout aussi peu qu'un enfant mal mené se soucierait d'une marâtre sans pitié.

Le *Galway Vindicator*, qui ne veut pas consentir à ce que nous possédions un point quelconque du Maroc, dit que nous aurions la supériorité sur l'Angleterre en nous alliant avec les marines secondaires de l'Europe, si l'Angleterre n'achète point l'appui de l'Irlande.

« Aucun appel à notre inébranlable dévouement à la Couronne, aucun adjuration à notre chevaleresque nationalité, aucunes promesses mielleuses de bien-être futur ne sauraient engager un seul patriote d'Irlande à oublier un instant ce qui est dû, ce qu'on doit à ses chefs emprisonnés et à son indépendance enchaînée. Il faut que l'Angleterre périsse, ou que nos droits soient politiquement reconnus! De toute manière, l'Angleterre n'a que deux routes à suivre, celle de sa ruine avec notre captivité, ou celle de sa toute-puissance avec notre indépendance devant la loi. Voilà le mal, voilà le remède. Puissè-t-elle ne pas hésiter un instant à choisir ce que lui dictent sa propre conservation et la saine justice. Nos milliers de compatriotes n'ont rien à craindre pour eux ou pour la réforme du pays. Nous sommes tranquilles, mais résolus.»

Le même langage est tenu par le *Newry Examiner*, qui demande les mêmes avantages pour son pays, aux mêmes conditions:

« Les chances d'une guerre avec la France prennent chaque jour des développements nouveaux. De toutes parts les liens de la société européenne se desserrent, et mille abîmes semblent prêts de s'entreouvrir. Irlandais! qu'avons-nous à faire dans cette perspective ténébreuse? Quelle influence peut-elle exercer sur nous qui n'avons rien à gagner ou à perdre dans notre commerce, dans nos colonies, ou nos relations extérieures? On ne nous a rien laissé à perdre, nous n'avons rien à gagner, si la victoire arrive pour prix de nos efforts. Pourquoi donc combattrions-nous, verserions-nous notre sang ou épuiserions-nous nos existences en immolant des frères qui ne nous ont jamais fait de mal, pour agrandir l'Angleterre, à qui nous devons si peu? Qu'on achète notre appui, si l'on en a besoin, mais qu'on nous paie la somme entière à la fois, avouons que nous n'en livrions la valeur, et que le paiement se fasse entre nos mains.»

Le *Bedford-Vindicator* va plus loin, car il s'exprime ainsi:

« Le prince de Joinville a gagné ses lauriers sur les remparts de Tanger. Nous sommes persuadés que ce ne sont pas les derniers, nous avons toute confiance dans ses triomphes à venir. D'autres triomphes lui sont réservés dans la Méditerranée, peut-être dans l'Océan. Qu'arriverait-il, s'il attaquait l'Irlande? Tout ce que nous pouvons dire dans cette hypothèse, c'est que le peuple irlandais ne pourrait lui opposer aucune résistance, puisque le gouvernement ne lui a point laissé d'armes. Nous ne pourrions pas le combattre à coups de bâton. Mais s'il apportait avec lui, par aventure, 100,000 pièces d'armes, s'il les offrait pour rien à tous ceux qui brûlent de les porter... oh! alors nous laisserions au peuple le soin de juger par lui-même de l'opportunité qu'il aurait de s'en emparer. Au siècle dernier, ce pays a été trois fois envahi par la France, et nous ne serions pas surpris si le siècle actuel comptait deux ou trois invasions nouvelles avec sa révolution.»

Le *Times* est un peu étonné de ce réveil de l'opinion en Irlande; mais il compte beaucoup sur le voyage de la Reine et sur la grâce qui sera accordée aux chefs des repealers pour calmer l'agitation irlandaise. Mais les repealers ne sauront pas de gré de cette clémence au Gouvernement de Londres. Le *Freeman's Journal*, principal organe de leur parti, s'exprime en ces termes:

« Si la Reine doit faire à M. O'Connell la remise de la fin de sa peine, elle commencera à voir la pensée que depuis longtemps tous les bons esprits de son royaume ont conçue.»

FRANCE.

—Le gouvernement a reçu la fin de la dépêche de M. le maréchal Bugeaud. Nous la reproduisons dans son entier.

« Marseille, 22 août 1844, à cinq heures du soir.

Le gouverneur-général de l'Algérie à M. le ministre de la guerre.

« Bivouac de Koufiat Abd-er-Rhman, le 14.

« Ayant marché sur l'armée marocaine qui devenait chaque jour plus forte et plus menaçante pour l'Algérie, je l'ai rencontrée, le 14, à deux lieux en avant de son camp.

« Elle a pris l'offensive avec 20,000 chevaux, au moment où nos lignes de colonnes passaient l'Isly. Nous avons été enveloppés de toutes parts. La victoire la plus complète nous est restée.

« Notre infanterie, d'une extrême solidité, et un peu plus tard notre cavalerie, ont fait des prodiges de valeur.

« Nous avons pris successivement tous les camps, qui couvraient un espace de plus d'une lieue.

« Onze pièces de canon, seize drapeaux, mille à douze cents tentes, dont celle du fils de l'Empereur, son parasol, signe de commandement, tout son bagage personnel, une grande quantité de munitions de guerre et un butin immense sont restés en notre pouvoir.

« L'ennemi a laissé environ huit cents morts sur le champ de bataille.